



HAL
open science

Care et identification au sein d'un groupe d'hommes auteurs de violence contre des femmes

Jan Billand

► **To cite this version:**

Jan Billand. Care et identification au sein d'un groupe d'hommes auteurs de violence contre des femmes. L'éthique du care: nouvelles questions, nouvelles frontières. 10 ans après Le souci des autres, UMR LEGS (CNRS-Université Paris 8 Saint Denis-Université Paris Ouest) avec le soutien de la MSHPN, du conseil scientifique de l'Université Paris 8 et de l'UMR ISJPS (CNRS Université Paris 1 Panthéon Sorbonne), Jun 2016, Paris, France. hal-01445407

HAL Id: hal-01445407

<https://hal.science/hal-01445407>

Submitted on 24 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Care et identification au sein d'un groupe d'hommes auteurs de violence contre des femmes

Jan Billand

Communication dans le cadre du congrès « L'éthique du *care* : nouvelles questions, nouvelles frontières. 10 ans après Le souci des autres », 17 juin 2016, Maison des sciences de l'homme de Paris-Nord

Je m'appelle Jan Billand, je suis doctorant sous la direction de Pascale Molinier, et en cotutelle avec Vera Paiva de l'Université de São Paulo. Je vais présenter quelques résultats de la recherche que j'ai menée au Brésil, dans le cadre de mon doctorat. Cette recherche porte sur le travail réalisé, dans cette ville de São Paulo, par trois hommes qui organisent, de manière volontaire et militante, un groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes. Il s'agit d'une initiative relativement isolée et précaire, qui repose entièrement sur le travail bénévole et militant de trois hommes, bénéficiant de l'appui d'un collectif féministe, qui leur prête le local, et d'accords réalisés avec plusieurs juges, qui orientent la majorité des hommes qui participent au groupe, ces derniers étant donc en cours de procès pour violence contre des femmes.

J'ai étudié ce travail suivant une méthode ethnographique. Pendant deux ans j'ai assisté en tant qu'observateur participant aux réunions hebdomadaires du groupe, ainsi qu'à diverses autres activités liées à ce travail. J'ai également réalisé des entretiens avec chacun des trois organisateurs ou « facilitateurs » du groupe. À ce matériel s'ajoutent les notes réflexives, pendant et après le travail de terrain, portant en particulier sur ma propre expérience subjective. Aujourd'hui, je vais présenter quelques réflexions au sujet de la dimension de *care* présente dans le travail que j'ai observé.

Au cours des réunions du groupe, les facilitateurs encouragent une dynamique basée sur l'identification et le partage d'expériences entre hommes. Ils s'efforcent de restituer le contexte historique et social dans lequel ces expériences s'insèrent, de manière à souligner leur relative normalité sociologique, pour éviter de tomber dans la pathologisation ou le moralisme individualiste qui prévaut généralement dans ce contexte. Cela permet aux hommes auteurs de violence, qui répugnent souvent à l'idée de se considérer comme tels, de réfléchir plus facilement au sens de leurs expériences, en

les reconnaissant comme exemplaires ou symptomatiques d'une dynamique qui affecte tous les hommes à des degrés divers. Comprendre que l'on n'est pas « fou », mais que l'on est pris dans des changements sociaux qui « nous » dépassent, est un premier pas qui aide les hommes à renoncer à une violence réactionnelle et réactionnaire contre les femmes qui les ont dénoncés, en mettant l'accent sur leur humanité commune.

En tant qu'homme, cette manière d'écouter les récits des hommes accusés de violence contre des femmes est parfois perturbante – c'est là quelque chose que j'ai constaté notamment à partir de ma propre expérience subjective au sein du groupe (sur laquelle je reviendrai par la suite). On aimerait croire que ces hommes n'ont rien de commun avec nous – qu'il s'agit soit de malades mentaux, soit de barbares issus de cultures radicalement différentes de la nôtre. Cependant, les récits de ces hommes convoquent, au contraire, le registre de la vie quotidienne. Ils évoquent des relations affectives relativement banales, qui ressemblent aux nôtres, ou à celles de beaucoup d'amis ou de parents, du moins au début, mais qui ont pourtant très mal tourné puisque le narrateur se retrouve aujourd'hui sur les bancs du tribunal. Si l'on accepte de les prendre au sérieux, ces récits fonctionnent donc comme des mises en garde adressées par ces hommes à leurs semblables, souvent d'une génération à l'autre. Ces hommes nous enjoignent à faire attention à nous-mêmes, en tant qu'hommes hétérosexuels, c'est-à-dire de prendre garde aux femmes davantage qu'ils ne l'ont fait, pour éviter de se retrouver pris dans le même genre de conflit qui a ruiné leurs propres vies conjugales et familiales.

Cette défiance envers les femmes illustre un conflit entre deux formes de *care* difficiles à concilier. Dans ce groupe il semble que l'on est soit préoccupé par le sort des femmes, soit par le sort des hommes. La majorité des participants et autres témoins présents au sein du groupe ne semble pas éprouver de difficulté particulière pour se prêter à ce qu'on pourrait appeler avec Cowburn un *jeu de langage masculin*, qui consiste à éviter activement et collectivement la compréhension empathique des femmes. Le groupe met en jeu et rend visible un clivage social qui va au-delà du contexte du groupe, et aussi au-delà de la logique judiciaire dans laquelle les hommes sont pris. Ce clivage permet d'écouter plus facilement les hommes, y compris les hommes auteurs de violence, sans les rejeter du côté d'une forme de monstruosité. Cela semble facile et même libérateur pour beaucoup de participants, qui se perçoivent spontanément comme lésés voire victimes d'injustices dans le cadre de leurs relations aux femmes. Ils peuvent ainsi

exprimer ce genre de souffrance et être entendus par leurs pairs. C'est exactement ce que j'ai fait et ressenti moi aussi, au début de ma participation à ce groupe.

Cependant, une minorité d'hommes ne parvient pas à maintenir ce jeu de langage dans la durée. À un certain moment, quelque chose à l'extérieur du groupe les en empêche, et ils se refusent à assumer plus longtemps cette forme d'antagonisme en relation aux femmes. Ces hommes découvrent à un moment donné, pour diverses raisons, qu'ils sont incapables de renoncer à un certain compromis éthique envers les femmes, ou encore, qu'ils ne supportent pas ou plus d'assumer ce qui ressemble trop, pour eux, à une connivence avec la violence des hommes contre les femmes. Dans mon cas, cet empêchement du clivage est venu d'une série de rencontres empathiques avec d'autres *alter ego*, et d'un rappel à l'ordre de la part de ma propre mère. À partir de ce moment, je n'ai plus été capable de jouer le jeu de l'indifférence quant au sort des femmes. J'étais également trop préoccupé par la possible réaction négative de mes proches, ainsi que celle de mes deux directrices de thèse – deux chercheuses féministes disposant d'un pouvoir incontestable sur mon éventuelle carrière académique.

Le problème c'est que le jeu de l'indifférence envers les femmes est une sorte de condition nécessaire pour initier le dialogue avec de nombreux hommes, en particulier ceux qui s'avèrent les plus susceptibles de recourir à une forme de violence contre les femmes. Ce problème, ce sont les facilitateurs du groupe qui m'en ont fait prendre conscience. Cultiver cette indifférence est une véritable contrainte liée à leur travail. Sans cette indifférence stratégique envers les femmes, ils ne parviendraient pas à maintenir une relation empathique avec la plupart des participants du groupe.

Comment font les facilitateurs, qui sont comme moi des hommes marqués par une forme d'engagement préalable envers la cause des femmes (comme ils le mentionnent dans les entretiens lorsqu'ils abordent leur biographie), pour tolérer cette indifférence stratégique en relation aux femmes, et parvenir à dialoguer avec ces hommes sur le long terme ? C'est à cette énigme que je me suis consacré à répondre dans l'analyse réflexive de mon parcours de recherche. Ce qu'en disent les facilitateurs eux-mêmes, c'est que leur relation aux hommes n'est pas toujours facile ; qu'elle est traversée par des moments d'agacement, de colère, et aussi de doute quant au sens de leur travail. Si cette relation se maintient malgré tout, c'est d'abord grâce à leur attachement à ces hommes, qu'ils apprennent à connaître et dont ils se préoccupent ; c'est aussi grâce à leur sentiment d'avoir beaucoup à y apprendre, y compris sur eux-mêmes, du fait des

ressemblances qui les unissent aux hommes auteurs de violence ; c'est enfin grâce à leur sentiment de réaliser un travail nécessaire, et que personne d'autre ne réalisera s'ils y renoncent.

Le paradoxe posé par le travail au sein de ce groupe est donc le suivant : d'un côté, il semble que beaucoup d'hommes, dont je fais partie, gagnent à manifester publiquement leur refus de toute connivence avec les hommes auteurs de violence. C'est là une attitude globalement valorisée, notamment par beaucoup de femmes, car il semble, à première vue, que nous prenons ainsi leur parti. Cependant, on ne peut s'empêcher de sentir qu'il y a quelque chose de dérangeant dans ce mouvement de rupture et de différenciation entre hommes. Le problème, c'est qu'on ne saurait justifier, au nom de notre préoccupation envers les femmes, de refuser de dialoguer avec les hommes susceptibles de les agresser. Il y a là une forme de contradiction voire d'hypocrisie, que les facilitateurs désignent par l'expression imagée de « maquillage de genre ». Selon eux, certains hommes s'abritent derrière un discours féministe pour s'exempter d'un travail qui pourrait pourtant leur permettre de contribuer à la prévention des violences faites aux femmes. Est-il juste que le féminisme serve seulement le confort affectif des hommes, à travers leur émancipation des contraintes de la virilité ?

Le sens que les facilitateurs donnent à leur travail s'ancre dans un postulat typique de l'éthique du *care* : pour prévenir la violence des hommes, il faut bien que « quelqu'un » accepte de les écouter, de prêter attention à leurs plaintes, d'y réfléchir et de dialoguer avec eux. On ne peut décemment pas responsabiliser les femmes pour cela : ce serait exiger encore une fois qu'elles accordent la priorité aux problèmes des hommes au détriment de leurs propres problèmes ; pire, cela équivaldrait à responsabiliser les femmes pour la violence des hommes. Pragmatiques, les facilitateurs observent que les femmes qui témoignent de ce travail tendent à provoquer des conflits improductifs avec les participants : elles ont bien plus de difficulté que les hommes à jouer le jeu de l'indifférence virile. Pour une femme, accepter d'entrer dans ce jeu de langage représenterait en effet une véritable aliénation. C'est donc à « nous », hommes conscients que nos pairs sont de potentiels auteurs de violence, d'intervenir en appui aux efforts des féministes pour protéger les femmes des violences des hommes. Par l'usage de ce pronom « nous », les facilitateurs mobilisent ainsi la responsabilité relationnelle d'hommes conscients de leur position au sein des rapports sociaux de sexe. Ils redéfinissent leur rapport à l'identité masculine sur la base de cette responsabilité, en

faisant de leur masculinité une identité politique, chargée d'un projet de transformation sociale, comme le font les féministes avec l'identité « femme ».

On voit donc que les facilitateurs du groupe ne renoncent pas vraiment à leur compromis éthique envers les femmes. Tout comme le chercheur, ils ne pourraient pas se le permettre, car leur travail est tributaire de bonnes relations avec les organisations féministes. Cependant, contrairement au chercheur, le sens de leur activité implique avant tout un compromis éthique, en tant qu'hommes, envers les hommes auteurs de violence qu'ils accueillent au sein du groupe.

En tant qu'hommes, assumer ce travail de *care*, ou simplement en témoigner, confronte de manière assez douloureuse autant le chercheur que les travailleurs qu'il observe au constat du rapport souvent antagoniste entre les intérêts objectifs des hommes et ceux des femmes – un constat réitéré jusque dans leurs vies intimes et sentimentales. Certes, on peut trouver cet antagonisme dérangeant voire inadmissible. Cependant, que cela nous plaise ou non, il constitue le cœur des rapports sociaux de sexe, et il résiste remarquablement à nos tentatives de le nier ou de construire d'autres rapports entre hommes et femmes.

Dans ce cadre, les conversations avec les hommes auteurs de violence, dans la mesure où elles mobilisent l'indifférence cynique des hommes envers les femmes, ont effectivement un côté problématique, mais elles offrent par là même une occasion pour les hommes de reconnaître leur propre participation au problème, et donc d'entretenir une représentation moins idéalisée de leurs rapports aux femmes. Grâce à cette dés-idéalisation, les bonnes intentions des hommes par rapport aux femmes peuvent plus facilement donner lieu à une réflexion sur soi et sur ses pairs, au lieu d'alimenter un « maquillage de genre » défensif et aliénant.